

# Entre mythe et politique



*Jean-Pierre Vernant*

# Entre mythe et politique

*Éditions du Seuil*

La première édition de cet ouvrage a été publiée  
dans la collection « La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle »  
dirigée par Maurice Olender

ISBN 978-2-02-106872-6  
(ISBN 2-02-023747-4, 1<sup>re</sup> édition)

© Éditions du Seuil, septembre 1996

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préface

*Pour Lida*

Quand on arrive en fin de course, c'est alors que se pose la question – ou plus exactement qu'on vous pose souvent la question – du chemin que vous avez suivi. La réponse est difficile. On s'était fixé au départ des directions. Je me plaisais quant à moi à proclamer dans ma jeunesse comme on affiche un mot d'ordre sur son drapeau : un grand amour, une grande tâche, un grand espoir. Beau programme ! En dehors de l'amour, dont je ne dirai rien, je vois aujourd'hui qu'au lieu d'un itinéraire unique, dont on pourrait reconstruire après coup la ligne, il y a eu des voies multiples où je me suis trouvé poussé autant que je les ai choisies, des pérégrinations, des détours. On avance avec le temps, mieux vaudrait dire : on est déplacé, non d'un bloc mais par morceaux pour se retrouver au terme là où on ne croyait pas devoir aller, ailleurs dans son chez-soi, autre dans sa façon de demeurer le même.

Si tant est que j'aie une plume, elle n'est sûrement pas autobiographique. Elle me tomberait des doigts à prétendre lui faire raconter le parcours de ma vie : comment en débrouiller les fils et à quoi bon ? Au reste parcourt-on la vie comme on le fait d'une contrée dont on veut explorer le terrain tout au long ou comme on parcourt un livre, le feuilletant en diagonale, sautant des pages, pour s'en faire en hâte quelque idée, sans vraiment le connaître ?

C'est pourtant le mot de « parcours » qui nous était venu en

tête comme titre de ce livre quand j'en discutais avec Maurice Olender, dont l'amitié m'avait finalement décidé à entreprendre avec lui ce recueil et à lui en confier, en même temps qu'à Hélène Monsacré, la composition. Un recueil, c'est un peu comme une vie : un bric-à-brac fait de pièces et de morceaux. Pourtant, jusque dans le balluchon qu'un clochard traîne avec lui, et où l'on pourrait croire qu'il fourre tout ce qui par chance lui tombe sous la main, l'ordre qui préside à cet amas relève du choix autant que du hasard et, pour qui sait y regarder, il témoigne du profil et de l'itinéraire singuliers d'une personne. Du paquet d'écrits rassemblés pour constituer ce volume on pourrait dire, me semble-t-il, qu'en l'intitulant *Entre mythe et politique* on a justement balisé l'espace où se situent, pour divers qu'ils soient, l'ensemble des textes retenus. Quand je regarde en arrière, je me dis qu'en effet on peut représenter le cours de ma vie et ma démarche scientifique comme une trajectoire tendue, brisée parfois, entre les deux pôles ennemis, mais ennemis intimes, les deux pôles opposés et associés du mythe et du politique. Pour les gens de ma génération qui ont connu et, pour certains, accompagné le jeune antifasciste que je fus au Quartier latin, le résistant du Sud-Ouest, le militant anticolonialiste de l'après-guerre, inutile de leur faire un dessin. *Entre mythe et politique*, ils voient ce que cela, en un sens, peut vouloir dire. Mais pour les autres, plus jeunes, les temps que j'ai vécus avec mes copains, dont il reste si peu – le nazisme, le communisme, l'Occupation, la Libération –, doivent leur apparaître en quelque façon aussi étranges et opaques que l'époque de Jeanne d'Arc ou de Charlemagne. Sans doute est-ce en partie avec l'espoir de leur faire comprendre ce qu'était l'horizon où s'inscrivaient alors notre pensée et notre action, comment ce cadre tout en les limitant l'une et l'autre, en les aveuglant parfois, conférait à chacune sens et force, que j'ai choisi de rassembler, comme les pièces d'un puzzle, cette multiplicité d'écrits.

*Entre mythe et politique*, donc. Encore faut-il se garder d'interprétations trop simples, d'autant plus tentantes que la formule, en

son apparente clarté, risque tout naturellement de les suggérer. Comme, par exemple, de ranger sous la rubrique *mythe* l'ensemble des études que j'ai menées sur la mythologie grecque et sous la rubrique *politique* mon action militante dans les événements contemporains. On aurait ainsi un cheminement qui, au gré des circonstances et suivant les moments, m'aurait conduit, en zigzag d'aller et retour, de l'Antiquité au monde d'aujourd'hui, de la recherche pure et désintéressée à l'engagement partisan, du savant isolé dans sa bibliothèque à l'homme public luttant au coude à coude avec ses camarades. Mais, dans un schéma de ce genre, ni l'helléniste ni le militant ne trouvent leur compte. Ils ne se reconnaissent pas plus l'un que l'autre dans ce portrait à double face.

D'abord parce que l'enquête « scientifique » sur la Grèce ancienne ne se limite pas au religieux et au mythique. Elle était orientée au départ en direction du politique, dont elle cherchait à saisir les conditions d'émergence en repérant la série des innovations, sociales et mentales, auxquelles était lié, avec la naissance de la cité comme forme de vie collective, son surgissement. Le terrain de l'Antiquité devait donner à l'historien l'occasion de mieux cerner les frontières séparant la pensée mythico-religieuse d'une rationalité grecque engagée dans le politique, solidaire de lui dans la mesure où elle apparaissait fille de la *polis*.

A l'autre pôle, celui de la politique moderne, le cours de l'histoire n'a pas manqué d'ouvrir les yeux du militant sur la part d'illusion, d'utopie, de mythe qui, à côté des motifs d'ordre rationnel et de l'analyse objective, commandait sa vision du monde et déterminait son engagement. Dans la cité antique comme dans nos États modernes, dans la démarche du savant comme dans les choix du militant, les deux pôles du mythe et du politique sont représentés plus ou moins sans que, entre eux, l'équilibre soit jamais entièrement et définitivement rompu au profit de l'un ou de l'autre.

Il faut aller plus loin. A peine l'historien a-t-il dessiné la frontière entre mentalité mythico-religieuse et rationalité politique

qu'il est tenté, sinon de la remettre en cause, du moins d'en relativiser la portée en soulignant son caractère indécis, flottant, poreux. Si le mythe ne comportait lui-même ses formes propres de rationalité, on ne voit pas comment on aurait réussi à s'en dégager, à en sortir. On peut passer d'un ordre intellectuel à un autre, différent, non du chaos, du néant d'ordre à quelque chose. Aussi ma tâche, en ce domaine, comme celle des mythologues qui m'ont précédé ou qui se sont associés à moi, aura été de dégager, dans les traditions légendaires grecques, les structures qui commandent l'ordre des récits et, plus profondément, l'organisation intellectuelle sous-jacente au travail de l'imagination mythique, à cette œuvre de création foisonnante qui opère suivant une logique jouant sur l'ambiguïté des notions et des énoncés, au lieu de viser à la non-contradiction.

A l'autre bout de la chaîne, dans ce que le spécialiste de l'Antiquité parvient – difficilement – à saisir sur l'origine de la cité, sur la figure de ceux qui passent pour en avoir été les fondateurs, sur les finalités et les procédures de leur action publique, le religieux et le légendaire sont non seulement présents à côté du politique (le devin inspiré Épiménide à côté du nomothète réformateur Solon) mais inclus en lui. Dans le politique grec, même s'il implique un processus de « laïcisation », il y a une dimension religieuse. Alors même qu'un régime démocratique s'est établi, comme celui d'Athènes à l'époque classique, on ne saurait comprendre comment les institutions ont fonctionné ni ce qu'a été la pratique sociale quotidienne des citoyens si on ne prend pas en compte ce que Nicole Loraux a appelé une « Athènes imaginaire », sans laquelle la vie politique « réelle » n'aurait pu être ce qu'elle fut.

Cette intrication des contraires, leur union maintenue dans et par la tension qui les oppose ne font pas que rappeler à l'helléniste les formules d'Héraclite sur le monde comme accord de forces antagonistes, tensions tour à tour tendues et distendues à la façon de la lyre et de l'arc. Elles lui permettent de mieux saisir la portée actuelle d'un des aspects majeurs de sa recherche, quand il



s'attache à dégager dans le monde antique d'un côté les raisons du mythe (pour reprendre le titre d'un des chapitres de *Mythe et Société*), de l'autre la dimension d'imaginaire au sein du politique. Entre passé et présent, entre l'enquête érudite sur les temps anciens et la participation active aux combats d'aujourd'hui, en dépit des contrastes qui les opposent, il y a des interférences, des glissements, des zones de recoupement dont ce recueil voudrait faire percevoir l'écho.

En ouverture du livre les « Fragments d'un itinéraire » rassemblent des textes prononcés à l'occasion de dates ou de cérémonies significatives qui ont jalonné mon chemin, de débats sur des questions de méthode et de fond, d'entretiens propices à quelques confidences. Il s'agit de marquer les principales étapes et les grandes orientations d'un parcours scientifique. Dans « Psychologie et anthropologie historiques » j'explicité mes racines intellectuelles, ma filiation en tant que chercheur. Je paie ma dette envers les deux maîtres qui m'ont formé : Ignace Meyerson et Louis Gernet. A ces témoignages j'ajoute, comme contribution personnelle à une anthropologie historique du monde ancien, l'analyse générale que j'ai dernièrement proposée, où je tente de brosser un tableau de l'homme grec<sup>1</sup>. Sur cet aspect de ma démarche on peut se référer aujourd'hui aux deux tomes du livre publié par Riccardo Di Donato sous le titre : *Passé et présent. Contributions à une psychologie historique*<sup>2</sup>. Ce qui intéresse R. Di Donato dans sa perspective d'historien et d'archiviste, c'est de répertorier et de colliger tous les documents, parmi mes écrits, qui se rapportent de près ou de loin à la psychologie historique et d'éclairer, à travers eux, la façon dont cette nouvelle discipline a pu être mise en œuvre dans l'étude du monde ancien, quelles voies elle a contribué à frayer, en quoi elle a modifié le regard de l'antiquisant.

1. *L'Homme grec*, sous la direction de Jean-Pierre Vernant, Paris, 1993, 370 pages.

2. Rome, Edizioni di Storia e Letteratura. Raccolta di Studi e Testi, 1995, 2 volumes, n° 188-189, 798 pages.

On ne s'étonnera donc pas, après ces remarques, que deux des plus gros chapitres du présent recueil soient consacrés, l'un aux mythologies, l'autre aux rationalités grecques, toutes deux au pluriel comme il va de soi pour qui se refuse à poser une Raison unique et intemporelle confrontée à un Mythe qui ne le serait pas moins. Formes diverses donc de rationalité politique et de fabulation légendaire : à ces deux entrées il me fallait ajouter comme troisième volet le thème de l'image, de l'imaginaire, de l'imagination : à quel moment, selon quelles modalités, dans quels secteurs de la création plastique et littéraire les Grecs ont-ils conçu le fictif comme constituant un domaine spécifique d'expérience, différent aussi bien de la simple apparence que de la pleine réalité : le monde proprement humain de l'art ou des arts ?

Si deux ensembles de textes viennent en complément boucler le champ des études anciennes, c'est que les problèmes qu'ils soulèvent trouvent aujourd'hui, de façon très directe, leur prolongement : d'abord la tragédie et le tragique, ensuite le temps, la mortalité des hommes face à la permanence, à l'immortalité des dieux.

Les écrits regroupés en fin de volume sont d'une autre nature et demandent quelques explications. Deux rubriques, l'une intitulée « Politique : dedans dehors », l'autre « Paris-Moscou ».

Dans la première figurent trois textes que j'ai rédigés avant d'avoir quitté le Parti communiste, quand je suis encore *dedans* ; les autres, plus récents, sont postérieurs à mon départ. Ils ne sont plus destinés, si je puis dire, à la consommation interne ni spécialement adressés aux militants du PC. Je m'exprime désormais en mon nom propre ; je parle du *dehors*. Mais, là encore, les choses sont moins simples qu'il ne paraît.

Les trois analyses politiques *internes*, par les critiques qu'elles formulent, les propositions qu'elles avancent, se situent à l'extérieur de la ligne du PC, en opposition déclarée à sa pratique politique et à sa direction. Élaborée en commun par Victor Leduc et moi, la lettre de la cellule Sorbonne-Lettres qui mettait en

cause toute la stratégie du Parti a naturellement été combattue et condamnée à tous les échelons de la hiérarchie. L'analyse critique de la politique algérienne du Parti a été publiée, sous le pseudonyme de Jean Gerôme, dans *Voies nouvelles*, que nous faisons paraître, au grand dam des officiels, comme tribune de l'opposition communiste.

Mon intervention lors des Journées de mai 68 prend place dans le concert de protestations que soulevait, chez la plupart des intellectuels et dans d'autres milieux, l'attitude de la direction du PC à l'égard de la contestation étudiante. Pour les dirigeants du Parti, dès le milieu des années cinquante, j'ai beau être membre du PC, je suis, avec bien d'autres de mes proches, déjà dehors. Et à mes yeux aussi il y a, entre eux et nous, une ligne de démarcation infranchissable.

Les deux textes brefs, très postérieurs, qui concernent 1940 et la bombe de la rue Copernic, n'ont rien à voir avec le communisme. Ils portent pourtant la marque de ce que j'ai vécu quand je suis passé par là. Comme il y a des fractures dans ce qu'on imagine monolithique, il y a des continuités par-delà les ruptures et les changements. Dedans *et* dehors, à la fois.

Pour le dernier chapitre, on se demandera et on me posera la question : pourquoi « Paris-Moscou » ? En 1932 – je viens d'entrer en communisme – je fais la connaissance, aux vacances d'été à Saint-Jean-de-Luz, de tout un groupe de jeunes Russes, garçons et filles, surtout des filles, dont les prénoms en *a*, masculins et féminins, ne laissent pas de me surprendre<sup>1</sup>. Enfants d'immigrés, leurs parents, anciens sociaux-démocrates ou socialistes révolutionnaires réfugiés en France, ne sont ni blancs ni rouges : roses. Unie et diverse, cette bande à laquelle je me joins m'est proche et le restera à la fois par tout ce qu'elle par-

1. Beaucoup ne sont plus là. Je dis leur prénom comme ils me viennent : Lida, Goula, Zina, Lila, Ella, Lola, Nina, Nata, Tania, Maia, Fira et, pour les garçons : Tola, Lala, Kira, Valodia et Chourik, pour sauver la différence masculine. En revanche, pour assimiler à cette bande Henri Pierre, futur correspondant du *Monde* à Moscou, on l'avait baptisé Pia.

## PRÉFACE

tage en commun avec moi et par ce qu'elle m'apporte de différent, d'insolite dans ses façons d'être, ses manières de vivre, de penser, de s'exprimer. A mon existence de jeune étudiant en Sorbonne, au cercle de mes copains du Quartier latin, elle ajoute une dimension nouvelle qui ouvrira sur la découverte d'un monde autre : un peu de Moscou dans mon Paris. Je pourrais dire, comme l'écrit Aragon : « J'aimais déjà les étrangères. » Lida avait, à cette époque, quatorze ans, moi dix-huit. Nous nous sommes mariés en 1939. Et c'est avec elle, à travers elle, par ses yeux et sa voix que j'ai connu la culture russe : romans, poésie, théâtre, peinture, danse, musique, chants, et que cette Russie est devenue une partie de moi<sup>1</sup>. Quand j'ai visité l'Union soviétique pour la première fois, en 1934, j'y ai rencontré une de ces jeunes filles, Lila, qui venait, depuis la France où je l'avais connue, de retourner dans son pays. Nous l'avons retrouvée bien plus tard, ma femme et moi, en 1962, après des années de silence forcé ; elle s'appelait alors Lounguina. Elle et son mari, Sima, nous ont fait découvrir, voyage après voyage, une autre Russie, celle des dissidents, du *samizdat*, des anciens déportés<sup>2</sup>. Dans « Rencontre à Moscou », publié dans *Le Nouvel Observateur* en 1982 sous le titre « Libérez Fiodorov et Mourjenko », évoquant la répression et les camps, j'ai écrit : « Si vous aimez les Russes et la Russie, vous aurez mal. » Lida et moi avons eu mal. Et dans la rage, l'indignation, le rejet de ce que je voyais en Union soviétique, il y avait, comme il y a encore aujourd'hui, mon vieil amour des Russes et de la Russie. En moi, Moscou et Paris, comme en chacun de nous sans doute l'autre et le même, en deux pôles opposés, n'ont jamais cessé de se nouer.

1. Lida Vernant a enseigné la langue et la littérature russes à l'université de Paris-VIII.

2. Voir Lila Lounguina, *Les Saisons de Moscou, 1933-1990*, racontées à Claude Kiejman, Paris, 1990, 220 pages.

## FRAGMENTS D'UN ITINÉRAIRE



## Tisser l'amitié

Il existe en grec une sorte de sentence, un dicton qui exprime un consensus : entre amis, tout est commun. On connaît la distinction grecque entre le privé et le public : le privé, c'est ce qui appartient à chacun en propre, dans sa singularité, sa différence ; le public, c'est ce qui doit être mis en commun et également partagé entre les membres du groupe. L'amitié s'apparente à l'un et l'autre domaine ; elle les relie et les régit tous les deux. Toute amitié est en effet « particulière » : à chaque individu, son cercle personnel d'amis, mais ce cercle forme une communauté qui est comme l'image réduite de la cité. Pour qu'il y ait cité, il faut que ses membres soient unis entre eux par les liens de la *philia*, d'une amitié qui les rend, entre eux, semblables et égaux. Dans l'espace privé que dessinent les amis, tout est partagé entre égaux, tout est commun, comme dans l'espace public de la citoyenneté. L'amitié se tisse à l'articulation du privé, du propre, du différent et du public, du commun, du même.

Je dirais, d'après ce que j'ai vécu dans différentes circonstances, que les amis sont ceux avec lesquels on a l'essentiel en commun : les souvenirs, les expériences, les valeurs... Dire qu'entre amis tout est commun, cela signifie qu'il existe, comme dans la cité, un rapport particulier d'égalité en vertu duquel la vie privée elle-même, du moins dans beaucoup de ses composantes, est partagée avec les autres. Ce n'est pas seulement parce qu'on peut dire à ses amis des choses qu'on ne dirait pas

à d'autres ; mais les souvenirs, les bonheurs, les malheurs, qui ne relèvent pas du domaine public, au sens grec du terme, mais de ce que j'appellerais le propre, le particulier, sont vécus en participation avec les autres dans une relation d'échange égalitaire.

L'égalité, en effet, est fondamentale dans l'amitié. Du moment qu'on est amis, même s'il y a désaccord ou rivalité, on est égaux. Pour un Grec, on ne peut avoir d'amitié que pour quelqu'un qui est d'une certaine façon son semblable : un Grec envers un Grec, un citoyen envers un citoyen.

La *philia* consiste à rendre un groupe homogène, à l'unifier ; mais en même temps il n'y a pas de *philia* sans rivalité, *eris* ; le sentiment profond de la communauté d'égaux inclut toujours l'idée d'une compétition par le mérite, pour la gloire. Le point de vue aristocratique est présent à l'intérieur même d'une vision démocratique de la vie sociale et de l'État, et, sans cette tension, ça ne marche pas. La démocratie signifie la discussion, elle implique aussi la possibilité du conflit, et l'unité de la cité contient à chaque moment la possibilité d'une division.

Dans le centre Louis-Gernet, ce groupe de recherches que j'ai fondé en 1964 et que j'ai dirigé pendant vingt ans, il s'agissait de créer une communauté dont la hiérarchie ne fût ni imposée ni institutionnalisée en dehors de la vie même du groupe. C'est toujours ce que j'ai essayé de faire avec les gens qui travaillaient avec moi. J'étais le plus vieux, le fondateur du groupe ; beaucoup de ceux qui en faisaient partie avaient été mes élèves, mais je ne leur ai jamais rien imposé, je crois, parce que je les ai toujours considérés comme mes égaux. Et c'est parce qu'ils étaient mes égaux qu'ils étaient différents et qu'ils avaient le droit, non seulement de me contredire, mais même de prendre des chemins complètement divergents.

Par ailleurs, l'amitié s'inscrit dans des réalités psychologiques, historiques et sociales qui changent suivant les contextes. Il m'est arrivé de rencontrer des gens très différents, dont je dirais que c'étaient vraiment des amis simplement parce que, tout à



coup, j'ai eu le sentiment de découvrir en eux une dimension d'existence tout autre que la mienne et, en même temps, en écho avec elle ; elle me touchait et m'émouvait. A ce moment-là, l'amitié, même entre des hommes, a tendance, à mon avis, à basculer un peu du côté du genre de sentiment qu'on peut éprouver pour une femme. Il y a de l'amour là-dedans...

Il existe des amitiés passionnées qui frôlent ce qu'on appelle l'amour. Les frontières ne sont pas nettement tracées. Pourtant, l'amour est autre chose. Ce qui le caractérise n'est pas le fait de partager avec quelqu'un, mais d'être soi-même partagé, c'est-à-dire d'être une partie de l'autre en même temps que l'autre est une partie de soi ; en ce sens, dans l'amour, la présence de l'autre est toujours inscrite dans votre horizon, avec toutes les difficultés que cela comporte. D'autre part, l'amour implique, d'après moi, une sorte d'exclusivité de l'objet sur lequel il se porte : on dira plutôt « l'aimé(e) » et « les amis », même s'il peut y avoir aussi *les* aimés et *l'*ami.

Dans l'amitié, il y a aussi les « copains », « les copains d'abord », pour reprendre le titre de la chanson de Brassens... Être copains, c'est être proches dans le quotidien. Quand on a mangé, bu et ri ensemble, et fait aussi des choses graves et sérieuses, cette complicité crée des liens affectifs tels qu'on ne ressent sa propre existence comme pleine que dans et par la proximité de l'autre. Dans ma jeunesse, au Quartier latin, le terme de copains désignait ceux avec qui on avait des rapports de ce type, sur un plan d'échange égalitaire. Par exemple, on appelait copains les gens avec lesquels on militait, qui avaient les mêmes positions que vous. Dire de quelqu'un : « C'est un copain » signifiait dans ce cas : « C'est un communiste. » Dans la Résistance, on a repris ce terme pour désigner ceux avec lesquels on était engagé. L'expérience politique ainsi partagée déborde sur ce que les Grecs appelleraient la vie privée, sur les façons d'être et de se comporter, sur les gens qu'on fréquente et sur le genre de vie

qu'on mène. Ce qui est personnel se trouve impliqué dans le domaine des activités publiques, parce que ce sont des choses fondamentales.

Lorsque ce mot est employé pour désigner la femme avec laquelle on vit – on ne dit pas : « C'est mon amour », mais : « C'est ma copine » –, il prend un sens très fort. Il n'évoque pas seulement le rapport amoureux qu'on a avec une femme, mais aussi la façon dont elle est intégrée à une communauté, et cette dimension resserre encore le lien amoureux. Même si on ne milite pas avec elle, elle est assimilée à ce groupe des égaux qui se distinguent un peu des autres.

Ce type de relation a joué un rôle important pour moi. Mon père a été tué à la guerre, ma mère est morte quand j'étais tout jeune et, aussi loin que je remonte dans mon enfance, il me semble que mes souvenirs se rapportent moins à une figure paternelle ou maternelle qu'à celles de mon frère et de mes cousins. Mon enfance est placée sous le signe des frères, même si je n'en avais qu'un, sous le signe de ce groupe dans lequel j'étais le plus jeune, mais où nous mettions tout en commun sur un plan d'égalité. Plus tard, au lycée, j'ai vécu de la même façon mon expérience scolaire à travers des cercles de copains qui s'élargissaient. L'idée que j'étais là pour apprendre ne m'a que rarement effleuré. Les professeurs étaient tout à fait en dehors, même si certains ont exercé une grande influence sur moi. J'en ai eu d'excellents, qui m'ont beaucoup marqué, en lettres, bien entendu ; dans d'autres disciplines, j'en ai eu qui étaient gentils et qui ont dû me supporter, pour lesquels j'ai éprouvé affection et admiration. Mais, dans une certaine mesure, ils étaient l'extérieur, l'étranger, je ne dirais pas l'ennemi, mais en tout cas ils étaient en dehors de mon espace. J'étais là d'abord pour être avec mes copains, profiter de ce qui était bien et en discuter ensuite avec eux. En même temps, l'essentiel était, je le crains, d'organiser des chahuts. Même à l'intérieur du groupe que nous formions, il y en avait certains que nous n'aimions pas : ceux qui étaient trop bons élèves, ceux qui étaient trop bourgeois et

dociles... Car, pour être un groupe de copains, il faut avoir des ennemis. Alors, comme dans les petites classes, on complotait contre eux des blagues, des attaques...

C'était cela, pour moi, la scolarité : l'expérience d'une communauté d'élèves, d'un groupe uni par la solidarité de ceux qui appartiennent à un même noyau, avec tout ce que cela implique : qu'on ne dénonce pas, par exemple... J'ai vécu la même chose, par la suite, au Quartier latin.

Même si elle a été pour moi fondamentale, l'amitié peut désigner des réalités différentes de celle que je viens d'évoquer. Comment, dans une relation de type égalitaire, selon cette dimension qui permettait aux Grecs de définir les amis, l'autorité et le prestige peuvent-ils se dégager ? Comment, entre amis, quand tout est commun, différents niveaux de responsabilités peuvent-ils se distinguer, et différents statuts, différentes stratégies, se déterminer ? La question se pose dans le cas des groupes de Résistance. Comment se fait-il que, dès le départ, certains aient eu des fonctions de dirigeants pendant que d'autres acceptaient d'obéir et risquaient leur peau, alors que ceux qui leur donnaient des ordres ne tenaient leur titre de commandement d'aucune institution ? On peut y trouver diverses raisons : quelquefois c'étaient les qualités personnelles, quelquefois c'était l'habitude, il fallait bien qu'il y eût un chef... Le rayonnement personnel, la confiance qu'on éprouve dans certaines circonstances pour accomplir telle ou telle tâche entrent aussi en jeu. Tout est commun, tout est égal, mais on n'est pas l'égal de n'importe qui. Les gens qu'on a choisis, ceux avec lesquels on a des affinités sont ceux qui vous inspirent une confiance totale. Il y a là quelque chose qui est de l'ordre du choix, de l'évaluation ; le « nous » n'est pas donné d'emblée parce qu'on travaille dans le même secteur ou qu'on a les mêmes idées. Dans la Résistance, certains m'ont tout de suite donné le sentiment qu'avec eux on pouvait y aller. Le problème est celui du fonctionnement de l'autorité en l'absence de toute institution, de

toute règle, de toute détermination par le statut social ou la naissance. Je ne vois pas de modèle institutionnel me permettant de comprendre ce phénomène. Pourquoi est-ce tel individu qui exerce l'autorité ? Ce peut être parce qu'il a supprimé ses concurrents, mais, s'il a pu le faire, c'est avec l'appui d'autres qui, à un moment donné, l'ont écouté. Il est arrivé aussi que, dans ces groupes de Résistance, l'autorité de certains chefs départementaux ou régionaux ait été mise en question.

Je crois que, si certains ont pu jouer un rôle de direction et tenir tous les fils en main, c'est parce que les noyaux fondateurs du mouvement étaient constitués d'amis, qui faisaient partie d'un même corps et pensaient de la même façon sur toute une série de plans. Ces groupes d'amis avaient le sentiment d'être les égaux de leurs dirigeants et pouvaient ainsi accepter de les voir jouer ce rôle. Mais peut-être aussi ceux qui occupaient cette position ne pouvaient-ils la penser qu'en considérant les autres comme leurs égaux. Le problème est là : accepter d'avoir à la fois une position de dirigeant et des rapports d'égalité.

Dans la Résistance, je ne m'interrogeais que sur des choses pratiques, techniques. C'est récemment, en lisant une thèse d'un jeune historien, que je me suis posé ce problème : quel type de groupe social un mouvement de Résistance forme-t-il ? Comme le corps social, les institutions, la police, la magistrature avaient basculé d'un côté, ceux qui, de l'autre côté, voulaient la victoire étaient obligés de se constituer en sociétés secrètes. On pourrait parler d'une sorte de « mafia ». Mais ce terme implique une complicité qui vous marginalise par rapport à l'éthique d'une société ; par ailleurs, dans une mafia, ce qu'on vise, ce sont des bénéfices, alors que dans la Résistance, au contraire, le désintéressement était total. D'une certaine manière, cela marchait un peu comme chez des gangsters, mais des gangsters qui, au lieu de penser à s'enrichir, auraient été des idéalistes... Dans une bande de gangsters, il y a sûrement des choses que j'imagine mal parce que je n'en ai pas l'expérience, mais je pense que l'amitié est aussi présente. Les membres de la bande sont unis,

Lydia Flem, *L'Homme Freud*.  
Lydia Flem, *Casanova ou l'Exercice du bonheur*.  
Nadine Fresco, *Fabrication d'un antisémite*.  
Marcel Gauchet, *L'Inconscient cérébral*.  
Jack Goody, *La Culture des fleurs*.  
Jack Goody, *L'Orient en Occident*.  
Anthony Grafton, *Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*.  
Jean Levi, *Les Fonctionnaires divins. Politique, despotisme et mystique en Chine ancienne*.  
Jean Levi, *La Chine romanesque. Fictions d'Orient et d'Occident*.  
Nicole Loraux, *Les Mères en deuil*.  
Nicole Loraux, *Né de la Terre. Mythe et politique à Athènes*.  
Patrice Loraux, *Le Tempo de la pensée*.  
Marie Moscovici, *L'Ombre de l'objet. Sur l'inactualité de la psychanalyse*.  
Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*.  
Georges Perec, *L'Infra-ordinaire*.  
Georges Perec, *Vœux*.  
Georges Perec, *Je suis né*.  
Georges Perec, *Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques*.  
Georges Perec, *L. G. Une aventure des années soixante*.  
Georges Perec, *Le Voyage d'hiver*.  
Georges Perec, *Un cabinet d'amateur*.  
Georges Perec, *Beaux présents, belles absentes*.  
J.-B. Pontalis, *La Force d'attraction*.  
Jean Pouillon, *Le Cru et le Su*.  
Jacques Rancière, *Courts Voyages au pays du peuple*.  
Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*.  
Jean-Michel Rey, *Paul Valéry. L'aventure d'une œuvre*.  
Jacqueline Risset, *Puissances du sommeil*.  
Denis Roche, *Dans la maison du Sphinx. Essais sur la matière littéraire*.  
Charles Rosen, *Aux confins du non-sens. Propos sur la musique*.  
Israel Rosenfield, *La Mégalomanie de Freud*.  
Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân*.  
Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann*.

Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes.*

Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple.*

Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*

Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*

Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*

Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*

Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*

Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique.*

Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*

Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*

Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*

Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au XVII<sup>e</sup> siècle.*